



HAL
open science

Comment le végétarien doit-il réagir face au non-végétarien?

Christophe Al-Saleh

► **To cite this version:**

Christophe Al-Saleh. Comment le végétarien doit-il réagir face au non-végétarien?. 2012. halshs-00709162

HAL Id: halshs-00709162

<https://shs.hal.science/halshs-00709162>

Preprint submitted on 18 Jun 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Comment le végétarien doit-il réagir face aux non-végétariens ?

Supposons qu'au beau milieu d'une conversation, vous découvrez que votre interlocuteur est un assassin sadique, quelqu'un qui aime tuer, tout en ayant parfaitement conscience de la souffrance qu'il inflige à ses victimes. C'est même une personne qui a participé à de nombreux crimes de guerre lors de la guerre en Bosnie, qui a violé, assassiné, torturé, etc. En dehors du fait que vous auriez alors le devoir et l'obligation de le dénoncer aux autorités compétentes, comment vous sentiriez-vous vis-à-vis de cette personne ? Seriez-vous encore capable de lui parler normalement ?

Je ne sais pas ce que la plupart de gens répondraient à cette question. J'ai la (vague) intuition qu'ils répondraient par la négative, et j'ai également l'intuition que le lecteur partagera mon intuition.

Certaines personnes décident, sur la base de considérations pour l'essentiel éthiques, de s'abstenir de manger de la viande. Ces considérations éthiques peuvent être variées. Elles peuvent aller de la défense de l'environnement à la préoccupation pour la souffrance animale. On pourra noter également que des raisons sanitaires peuvent être rangées parmi les considérations éthiques, si l'on prend en compte l'importante tradition éthique de « souci de soi ». Se soucier d'avoir un corps en bonne santé peut être considéré comme une préoccupation éthique dans certaines traditions. Bref, il n'est pas difficile d'admettre que les personnes qui décident de s'abstenir de consommer de la viande et d'adopter un mode d'alimentation végétarien (ou végétalien) le font en fonction de certaines valeurs.

Or, il ne s'agit pas de n'importe quel genre de valeurs. Ces valeurs concernent les attitudes à adopter face à la vie et à la mort, face à la souffrance et au plaisir.

J'ai arrêté de fumer il y a environ trois ans. Cela veut dire que je n'ai pas touché une cigarette depuis trois ans. Pour quelles raisons ? Sans doute parce que j'ai réalisé qu'il s'agissait d'un comportement aberrant : coûteux financièrement, et dangereux, pour moi et pour mes proches. Est-ce que cela m'amène à mal juger les personnes qui fument ? Non, tant que ces personnes font attention à ne pas transformer en fumeurs passifs d'autres personnes, et tant qu'elles font attention à bien jeter leurs mégots dans des cendriers. Je pense que les personnes qui fument feraient mieux d'arrêter de fumer, mais je ne les considère pas comme étant a priori de bonnes ou de mauvaises personnes à partir de la seule donnée de leur tabagisme.

* UPJV, CURAPP-ESS (UMR 7319)

Par rapport à l'alcoolisme, les choses sont un peu différentes, sans doute car l'alcoolisme a des conséquences importantes sur la personnalité des alcooliques. De fait, notre jugement sur les personnes alcooliques prend nécessairement en compte la donnée de l'alcoolisme, et peut lui donner une place prédominante. C'est une autre question de savoir si on a raison ou tort en procédant de cette manière. Mais il faut noter que, vis-à-vis d'une personne alcoolique, j'aurais surtout tendance à me demander comment faire pour qu'elle retrouve un peu d'autonomie et de dignité. J'aurais surtout une attitude de compassion. L'important est que, dans ce cas, cela ne changerait pas mon jugement sur le fait que la personne que j'ai en face de moi est humaine.

Et c'est exactement ce qui changerait, très certainement, dans l'exemple dont je suis parti, où mon interlocuteur se révèle être un assassin sadique. Pourquoi cette différence ?

Dans le cas du tabagisme, je peux supposer que, mis à part le fait qu'elle fume, cette personne a, grosso modo, les mêmes attitudes que moi vis-à-vis de la souffrance, du plaisir, de la vie et de la mort. C'est la même chose avec la personne alcoolique, avec en plus, le fait que je ne peux pas vraiment blâmer une personne d'être alcoolique, étant donné le fait de la très sévère dépendance (ou addiction, pour employer le terme d'usage).

Dans le cas du criminel de guerre sadique, ce n'est pas le cas. Le problème est bien que cette personne ne partage pas mes attitudes, celles que je considère comme étant normales, vis-à-vis de la mort, de la vie, de la souffrance et du plaisir. Et c'est ce qui fait que, d'un seul coup, je ne peux plus discuter avec cette personne, ni même la regarder, ni même rester en sa présence sans ressentir un profond dégoût.

Le problème dont je voudrais parler est le suivant.

Si je suis végétarien, et que ce choix vient du fait que je considère qu'il est intolérable de faire souffrir des animaux, ou même de les élever dans le seul but de les mettre à mort pour les consommer, bref si ce choix vient du fait que je considère que la vie et la mort des animaux, leur souffrance et leur plaisir sont des données très importantes pour ma vie, est-ce que cela ne me met pas dans le même genre de position que celle que j'adopte face au criminel de guerre sadique vis-à-vis des personnes qui ne sont pas végétariennes et qui constituent la majeure partie des personnes que je côtoie ?

Si l'on est d'accord que ce qui fait que je ne peux plus tolérer la présence du criminel de guerre, alors que je peux tolérer celle du fumeur ou de l'alcoolique, est le désaccord fondamental sur des attitudes face à la vie, la mort, le plaisir et la souffrance ;

Si, de plus, on considère que le choix du végétarisme exprime que, dans mes attitudes face à

la vie, la mort, la souffrance et le plaisir, il y a la prise en compte de la vie et de la souffrance des animaux ;

Si l'on considère que manger de la viande, c'est ne pas prendre en compte la souffrance animale (la preuve étant que quiconque regarde un documentaire sur les conditions de production de la viande qui atterrit dans son assiette va nécessairement remettre en cause son régime alimentaire, au moins un instant, même si ce n'est pas ensuite suivi d'effets sur sa vie), alors :

Face au non-végétarien, le végétarien devrait avoir le même genre de réaction qu'un individu normalement moral face au criminel de guerre sadique. Or, ce n'est pas le cas.

Je suis toujours étonné qu'un végétarien puisse être assis à une table, et discuter sereinement avec un voisin qui savoure une côte de boeuf saignante, par exemple.

Comment expliquer, par rapport à ce que nous venons de dire, que les végétariens puissent tolérer les non-végétariens, et même assister sans vomir au spectacle d'un non-végétarien qui engloutit sa côte de boeuf saignante ? Est-ce que vous pourriez manifester la même placidité si le criminel de guerre vous racontait ses exploits, les yeux brillants, qui plus est s'il décidait de violer et de trucider quelqu'un sous vos yeux ?

Dans ce qui suit, je vais examiner six sortes de raisons que le végétarien tolérant, celui qui s'assied à la table des non-végétariens (et la plupart des végétariens sont des végétariens tolérants), pourrait invoquer pour justifier son comportement tolérant. Les trois premières (la tolérance basique, le relativisme et la tolérance forte) me paraissent franchement être de très mauvaises raisons, tandis que les deux suivantes (le restrictivisme et le naturalisme) me semblent être discutables. C'est la dernière option (le prosélytisme) qui a ma faveur. Je montrerai, par exclusion des autres justifications possibles (sections 1 à 5, et 6, en partie), que c'est le prosélytisme qui est la meilleure justification que le végétarien puisse trouver de s'asseoir à la table de non-végétariens, mais c'est là une approche négative. L'approche positive (section 6) consistera à montrer que le végétarien conséquent n'a pas d'autre choix que d'adopter une attitude prosélyte, s'il veut rendre compatible son choix avec une attitude sociale réaliste et ouverte.

1. La tolérance basique

« Le cas du mangeur de viande est analogue à celui du fumeur. Je peux certes avoir un petit dégoût pour sa pratique, mais tant qu'il ne me force pas à manger de la viande, et qu'il respecte mes convictions, je n'ai aucune raison de le blâmer. »

On peut montrer qu'il s'agit d'une mauvaise raison de deux manières, soit en montrant que la

consommation de viande n'est en rien comparable au tabagisme, soit en montrant que forcer quelqu'un à manger de la viande n'a rien de comparable avec le fait d'infliger un tabagisme passif.

Consommer de la viande est impossible sans qu'un animal ait été tué. Fumer une cigarette ne suppose pas qu'il y ait eu la mise à mort d'un animal. Qui plus est, quand on mange de la viande, on consomme directement le produit de la mise à mort. Il ne servirait à rien d'invoquer le fait que la production de cigarettes prospère sur l'exploitation des travailleurs, et peut provoquer leur mort. Les deux cas ne sont pas comparables.

Mettre sur le même plan consommation de viande et tabagisme, c'est tout simplement nier ce qui fait la spécificité d'un mode d'alimentation carnivore, à savoir le fait qu'on se nourrit de cadavres d'êtres vivants doués de sensibilité.

Un non-végétarien ne pourrait pas me forcer à manger de la viande sans mettre en oeuvre toute une série d'actions violentes et condamnables, comme me maintenir la bouche ouverte de force, m'y introduire des morceaux de viande et me menacer pour que je les mâche et que je les avale. Toutes ces actions sont punies par la loi. Il ne sert donc à rien de dire que le carnivore ne me gêne pas tant qu'il ne me force pas à manger de la viande. Cela serait comme dire : cela ne me gêne pas que Paul vole des voitures (ou quelque action que ce soit d'ailleurs) tant qu'il ne me tue pas. Ce qui pourrait être gênant alors ne serait pas gênant, ce serait tout simplement interdit.

L'argument de tolérance basique ne fonctionne tout simplement pas. Un végétarien qui justifierait de cette manière le fait de s'asseoir à la table des non-végétariens ne serait pas du tout dans la justification. Il serait tout juste dans la rationalisation. On peut parler de « tolérance basique », car ce genre d'argument revient à hisser la tolérance en valeur fondamentale sans même se poser de questions sur la valeur intrinsèque de ce que l'on tolère, sans même se demander si cela fait partie des choses que l'on peut tolérer, et ce que veut dire, dans ce cas, tolérer.

2. Le relativisme

« Ce n'est pas de regarder les autres manger de la viande qui me dégoûte. C'est l'idée d'en absorber moi-même. Certes, je pense que les non-végétariens devraient regarder des documentaires sur la production de viande, et qu'il serait bon qu'ils soient dégoûtés par l'idée d'absorber de la viande. Mais je ne peux pas décider pour eux. Ce n'est pas l'absorption de viande en soi qui me dégoûte, c'est l'idée que je puisse en absorber. »

Ici, on peut parler de relativisme au sens de Protagoras qui disait que l'individu est « mesure de toutes choses, de celles qui sont, qu'elles sont, de celles qui ne sont pas, qu'elles ne sont pas ». Ce relativisme s'accompagne en général d'une doctrine sensualiste, d'après laquelle c'est la sensation

qui a pour rôle de fournir la mesure en question. Autrement dit, on peut toujours m'affirmer qu'il y a un chat dehors, tant que je ne suis pas allé juger par moi-même et par les moyens qui me semblent les plus appropriés, de la présence d'un chat au dehors, je n'ai aucune raison de donner mon assentiment à la croyance qu'il y a un chat dehors. La plupart du temps, c'est ainsi que nous faisons, mais, dirait le relativiste, nos croyances sont alors extrêmement fragiles et sensibles au moindre coup de vent sceptique.

Dans le cas qui nous occupe ici, le principe est que ce n'est que ma consommation de viande qui m'apprend qu'il est mal de consommer de la viande, et c'est du point de vue de cette conviction personnelle qu'il me paraît, à moi, et du point de vue de ma propre consommation, inacceptable de manger de la viande. Je ne peux pas juger pour les autres individus. Je dois donc m'abstenir de porter des jugements intolérants sur eux, car je ne sais pas si, pour eux, il est bon ou mauvais d'absorber de la viande, même si cela me satisferait fortement si eux-mêmes se mettaient à trouver la consommation de viande inacceptable, car je n'aime pas que l'on fasse du mal aux animaux, ou qu'on élève et mette à mort des êtres vivants doués de sensibilité dans le seul but de remplir nos assiettes, alors qu'on pourrait s'en passer.

Cet argument est tentant. Le problème est qu'il contient une auto-contradiction. Il est intéressant en ce que cette contradiction n'est pas si facile que cela à déceler.

Il est clair que la personne qui s'abstient de manger de la viande et qui tient cet argument relativiste s'abstient de manger de la viande par végétarisme, et non pas parce qu'elle n'aime pas ça (comme on n'aime pas les choux de Bruxelles ou les endives cuites) ou parce que cela provoque chez elle des réactions allergiques. C'est le premier point. C'est un point important, car cela veut dire que, dans le fond, le critère retenu n'est pas du tout sensualiste. C'est sur la base d'un principe ou d'un ensemble de principes éthiques qu'il est possible d'explicitier que la personne en question s'abstient de manger de la viande.

Supposons cependant qu'il y ait un critère qui soit dans les cordes du relativisme : le dégoût. Ce dégoût est un dégoût motivé (à la différence du dégoût pour les choux de Bruxelles ou pour les endives cuites...) par une prise de conscience. Cette prise de conscience consiste en la connexion entre deux choses : la conception de la viande dans l'assiette, et la conception de la vérité de l'élevage et de la mise à mort. Cette prise de conscience peut être, et est en général, accompagnée d'un profond dégoût : « depuis que j'ai vu ce documentaire, je ne peux plus manger de viande ». C'est un dégoût qui n'a rien à voir avec celui que l'on éprouve pour un verre de whisky un lendemain de cuite, ou pour du chocolat quand on a une gastro-entérite par exemple, car ce dégoût a un contenu éthique : c'est la vision de la souffrance, et du mépris de la vie sensible qui l'occasionne.

Le végétarien a nécessairement eu cette prise de conscience. Mais il est inconséquent s'il accepte ensuite que ce dont il a pris conscience (la souffrance des animaux d'élevage et le mépris de

la vie sensible) peut continuer à exister. Or, tant qu'il y aura des consommateurs de viande, tout cela existera. Le végétarien ne peut donc pas être relativiste. C'est contradictoire en soi.

On pourrait aller plus loin. Il est évident que beaucoup de non-végétariens ont des connaissances précises sur le destin des animaux d'élevage, et continuent néanmoins à consommer de la viande, parce que c'est plus simple. La question est : comment peut-on savoir que la viande est produite de cette manière et continuer à en consommer ? Et il ne s'agit pas là d'une question destinée à être mise au concours général, mais de l'expression d'une incompréhension totale, l'incompréhension de la personne dont la prise de conscience a été suivie effectivement d'une décision de s'abstenir de consommer de la viande.

3. La tolérance forte

« Le mangeur de viande ne fait rien de mal et n'a rien fait de mal. Cela n'a rien à voir avec le criminel de guerre. »

Bien sûr que cela n'a rien à voir avec le criminel de guerre... Et alors ? La manière dont on a réfuté le relativisme devrait donner une idée de la manière dont on peut réfuter la tolérance forte. En effet, de deux choses l'une, ou bien le mangeur de viande ignore la nature de ce qui est dans son assiette, ou bien il ne l'ignore pas. Dans le premier cas, il est blâmable de ne pas s'y intéresser, dans le deuxième cas, on peut répéter l'incompréhension précédente : comment peut-il savoir et néanmoins absorber ce qu'il a dans son assiette ? Dans les deux cas, quelque chose de mal est fait... Certes, mais rétorquera le partisan de la tolérance forte, pas au sens où on peut dire du criminel de guerre que ce qu'il a fait est mal. On parle de tolérance forte, car, à la différence de la tolérance basique, le contenu éventuellement tolérable est examiné.

Qu'est-ce qui peut faire croire que le mangeur de viande ne fait rien de mal, quand on considère, par ailleurs, que tout ce qui est nécessaire à la présence de viande dans l'assiette du mangeur de viande est mal ? Il suffirait qu'il n'y ait plus de consommation de viande pour que tout ce mal disparaisse. En quoi le fait de contribuer à ce qu'un mal qui pourrait disparaître perdure n'est pas mal ? C'est un paradoxe moral bien connu, et beaucoup d'explications ont été avancées (cf. par exemple Living High and Letting Die de Unger).

Le partisan de la tolérance forte peut toujours dire que même si les non-végétariens à la table desquels il s'assied cessaient de manger de la viande, cela ne changerait rien au massacre. Non seulement, leur contribution au massacre est contre-factuelle, mais, en plus, elle est infinitésimale. Contre-factuelle, car, pour rapporter leur contribution au massacre, on ne peut le faire que sous la forme d'un énoncé conditionnel, qui a pour antécédent un énoncé qui rapporte quelque chose qui est

contraire aux faits : « s'ils s'arrêtaient de manger de la viande, cela irait dans le sens d'une cessation du massacre ». Ils ne contribuent pas directement. Après tout, ils n'ont pas élevé les bêtes, ils ne les ont pas conduites à l'abattoir, ils ne les ont pas tuées. Ils se sont contentés d'acheter quelque chose qui était déjà là. Quelle différence cela fait ?

Si c'est en ce sens que l'on peut dire que le mangeur de viande ne fait rien de mal, alors c'est faible. Car cela apporte tout juste une disculpation, là où on attendait une justification. Peut-être que le mangeur de viande ne fait rien de mal, mais c'est à la condition d'accepter que de ne pas faire un effort minimal, quand cet effort peut contribuer à la disparition d'un grand mal (et le végétarien considère que la production de viande est un grand mal), est acceptable, que la personne qui se dispense de cet effort minimal n'est pas moralement blâmable. Et, malheureusement pour le partisan de la tolérance forte, il s'agit là de quelque chose qui ne résiste pas longtemps à l'argumentation rationnelle...

Passons maintenant à l'examen de justifications de la tolérance du végétarien envers les non-végétariens un peu plus solides que celles que nous venons de discuter.

4. Le restrictivisme

« Si je devais avoir cette attitude envers le mangeur de viande, alors il me faudrait également être dégoûté par les personnes qui ne font pas attention à la provenance des vêtements qu'elles achètent (qui peuvent très bien être le produit du travail des enfants, par exemple). Il faut bien poser des limites. On ne peut pas mettre toutes les indignations morales sur le même plan (var. Il faut savoir s'arrêter, ou : ne pas être extrémiste) »

Cet argument est frappant. Jusqu'où peut-on aller dans ses choix, quand ces choix témoignent d'une exigence éthique que la majorité des personnes ne partagent pas ? Il s'agit d'un vrai problème. L'idée même de végétarisme n'existe que par opposition à un régime omnivore, qui est, pour l'essentiel, carné, et la production de viande est un problème environnemental, sanitaire et éthique majeur. Cependant, malgré l'évidence du problème, le végétarisme reste minoritaire, dans les pays occidentaux notamment. Le végétarien se retrouve dans une situation en général paradoxale où il a pris conscience de l'aberration de la viande, mais où il doit vivre et composer avec des individus qui sont, sous l'appellation « omnivore », massivement carnivores.

Une famille sans télévision se trouve à peu près dans le même isolement. Mais les conséquences sont moins dramatiques car il s'agit là d'un choix dont la visibilité est confinée au

domaine privé. Si je ne le dis pas, et si personne ne vient chez moi, il n'y a aucune raison que le choix de ma famille de vivre sans télévision soit public. Le végétarisme est un choix qui ne peut rester très longtemps confiné au domaine du privé, dans la mesure où il y a énormément d'occasions où ce choix va devenir visible. Le végétarisme est en général une décision qui n'a de viabilité que dans la mesure où le cercle où la majorité des repas sont pris est un cercle végétarien. Un végétarien va donc tenter de convaincre les membres du noyau familial ou attendre qu'ils arrivent à la prise de conscience du végétarisme, pour pouvoir être végétarien. Mais il n'y a pas que le noyau familial...

Le restrictivisme est une forme de justification qui semble acceptable, car elle témoigne d'un certain réalisme. La vie en société exige des compromis, et comme la société n'est pas végétarienne, c'est au végétarien de rechercher des compromis. S'il ne veut pas revenir sur son choix, alors il doit accepter de côtoyer des non-végétariens, ou alors il devra, comme Alceste, « fuir dans un désert l'approche » des non-végétariens.

Si cette justification est difficilement rejetable, c'est parce qu'elle descend du plan élevé des principes pour prendre place sur celui de la viabilité des choix éthiques, notamment quand ces choix vont à contre-courant d'un certain laxisme socialement partagé. Comme il ne s'agit pas d'un choix concomitant à une décision de se retirer de la société (le végétarien n'adhère pas à un secte, il décide de changer de manière de s'alimenter, conformément au respect de valeurs relatives à la vie et à la mort, à la souffrance et au plaisir), ce choix doit être rendu compatible avec une vie sociale normale, ce qui n'est pas toujours facile, notamment quand on pense à la valeur symbolique de la consommation de viande, souvent centre de repas, qui sont eux-mêmes des points d'orgue dans la vie de certaines communautés.

Cependant, accepter la facticité, c'est-à-dire que le milieu dans lequel nous évoluons n'est pas construit selon nos choix est une chose (et si cela n'était pas le cas, cette discussion n'aurait pas lieu d'être), accepter pour les autres une pratique qui nous paraît inacceptable en soi est une autre chose. D'une certaine manière, dire que nous devons tolérer les non-végétariens parce que ce sont eux qui sont en mesure d'accepter ou de ne pas accepter dans la plupart des groupes, cercles, communautés, etc., c'est nier tout simplement la contradiction où se trouve le végétarien, qui doit accepter de vivre dans une société qui ne partage pas ses choix, dont il sait qu'ils sont conséquents, raisonnés et viables, alors que le mode omnivore (en réalité massivement carnivore) ne l'est pas.

Le végétarien ne peut pas se contenter d'être végétarien pour lui-même. Pour deux raisons, que nous avons évoquées. Premièrement, parce que se nourrir est un acte social ; deuxièmement, parce qu'il serait beaucoup plus facile pour un végétarien de vivre dans une société plutôt végétarienne, ou ayant accepté le principe que les végétariens ne font pas un choix en lui-même condamné à la marginalité. Le restrictivisme ne peut pas être une justification. Un végétarien, *de facto*, voit la plupart des aspects de sa vie sociale, modifiés par son choix. En quoi celles et ceux qui

l'entourent devraient l'ignorer ? En quoi les relations avec les autres ne s'en verraient-elles pas modifiées ? On verra, dans la section finale, sur le prosélytisme, en quoi cette adaptation peut consister.

5. Le naturalisme

« Je ne suis pas végétarien par choix. Je suis végétarien. Il y a des végétariens comme il y a des non-végétariens. Ce n'est même pas une question de liberté ou de choix. Je connais des végétariens qui ont le genre de réactions que vous évoquez face aux non-végétariens, et qui ne peuvent pas supporter de voir quelqu'un manger de la viande, mais ce n'est pas mon cas. C'est ainsi. »

Cet argument ressemble à une hypothèse d'école. On voit mal en effet un végétarien typique justifier ainsi le fait de s'asseoir à la table des non-végétariens. Toutefois, le fait de vouloir être végétarien en solitaire, sans vouloir reconsidérer la totalité des rapports qu'on entretient avec les autres et avec la société, une société dans laquelle il faut avoir sa place, y compris, nous le verrons, pour des buts propres au végétarisme lui-même, repose sur des arguments de ce genre. Dire « c'est mon choix, et cela ne regarde que moi » revient, d'une certaine manière, à naturaliser la décision, à en faire l'émanation d'une substance, qui serait la personnalité individuelle ou le caractère. Cela n'est pas comme dans le cas de figure que nous considérons avec le relativisme, où là c'est le critère qui est naturalisé, sous l'espèce d'une émotion vécue individuellement.

Dans cette optique, l'argument naturaliste prend sa place parmi le genre d'arguments qui pourraient être invoqués pour justifier le fait pour un végétarien de s'asseoir à la table des non-végétariens. On peut même parler de « cohabitation ». L'idée est que les végétariens peuvent cohabiter avec les non-végétariens, tout comme, dans une société ouverte et progressiste, des homosexuels, des transsexuels, des hétérosexuels et des bisexuels peuvent très bien cohabiter sans qu'il soit question pour les uns ou pour les autres de faire passer une personne qui se trouve dans une catégorie, et qui s'y trouve bien, car cela correspond bien à ce qu'elle est, dans une autre catégorie. Ou alors, il s'agit de révéler à l'autre sa véritable orientation sexuelle, ce qui se passe dans la séduction, par exemple, mais non dans l'argumentation.

Toutefois, il s'agit d'une analogie trompeuse. L'orientation sexuelle n'est pas un choix, et c'est exactement pour cette raison qu'une société doit accepter différentes orientations sexuelles. Les sociétés rétrogrades ont longtemps voulu réprimer toute orientation non-hétérosexuelle, comme déviante, ou, dans un autre ordre d'idées, contre-nature. Il s'agit d'une répression qui ne peut aboutir qu'à des conflits et des situations personnelles difficiles. Il est beaucoup plus simple d'accepter comme un fait qu'il y a diverses orientations sexuelles possibles, et qu'il est tout à fait déraisonnable

de demander à une personne de changer d'orientation sexuelle. Tout ce que l'on peut observer, c'est qu'une personne soit amenée à découvrir sa véritable orientation, qui était refoulée, en général dans des sociétés conservatrices qui exercent une répression plus ou moins forte sur les orientations s'écartant de la norme imposée hétérosexuelle.

Mais, pour ce qui est du végétarisme et du non-végétarisme, ce genre de schéma ne peut pas fonctionner. Pourquoi ? Supposons que le végétarisme ne soit pas un choix, mais une orientation préférentielle sur laquelle le sujet n'a pas de prise. Le végétarien se retrouverait réduit à un régime sans viande, et serait amené à constater qu'il ne se retrouve ni carencé, ni en mauvaise santé. Il pourrait constater également que cette particularité l'amène à ne pas participer à une pratique qui a des conséquences néfastes sur plusieurs plans, comme nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises. Bref, il pourrait être amené à considérer que, somme toute, il aurait pu choisir d'être végétarien. A priori, le métabolisme des végétariens et des non-végétariens n'est pas différent. Le végétarien pourrait alors conclure que, pour un non-végétarien, passer au régime végétarien ne serait pas désavantageux. Au bout du compte, même dans l'hypothèse naturaliste, dans la mesure où, sauf à supposer que la différence entre non-végétarien et végétarien correspond à l'association chez les non-végétariens, à cette caractéristique, de la particularité de ne pas pouvoir se passer de viande (mais, jusqu'à preuve du contraire, les êtres humains peuvent se passer de viande), la situation reste la même. Le végétarien peut être étonné de ce que le non-végétarien qui, lui, a le choix, décide, en connaissance de cause de rester végétarien. Le naturalisme n'est donc pas non plus une justification adéquate pour s'asseoir à la table des non-végétariens.

6. Le prosélytisme

« Si je mange avec des non-végétariens, même si cela me dégoûte, c'est par prosélytisme. Ma tolérance vient uniquement du fait que j'espère changer le comportement de ces gens en montrant qu'un autre choix est possible. Je cherche également à susciter des questions et des réactions qui me permettront, je l'espère, de convaincre le plus grand nombre de personnes possibles de limiter fortement leur consommation de viande, voire de s'en abstenir complètement. »

C'est cette dernière justification qui nous paraît la seule raisonnable. Dans cette section, nous montrons que la meilleure justification que peut trouver un végétarien pour s'asseoir à la table des non-végétariens, c'est le prosélytisme, c'est-à-dire montrer l'exemple de quelqu'un qui ne mange pas de viande, et soutenir, le cas échéant, les discussions qui peuvent être engagées, de manière à favoriser l'émergence de comportements végétariens chez des non-végétariens. En fait, c'est sans doute de cette manière que le végétarisme progresse le mieux, par « contagion » pour ainsi dire.

Il nous semble que la manière dont nous avons argumenté contre les autres types de

justification soutient naturellement la justification par le prosélytisme, notamment les éléments qui ont été débattus dans la section sur le restrictivisme.

La thèse que nous voulons finalement soutenir dans cette dernière section est cependant plus forte ; elle consiste à dire que le végétarien conséquent doit adopter une attitude prosélyte.

Premièrement, le végétarien vit dans une société non-végétarienne. Nous l'avons remarqué, tout en ajoutant l'idée que la notion de régime omnivore revient, en pratique, à une alimentation massivement carnivore, qui n'est absolument pas justifiée d'un simple point de vue nutritionnel.

Deuxièmement, le végétarien a adopté un régime alimentaire en fonction de convictions éthiques. La plupart du temps, le végétarien voit dans l'alimentation carnée un mode d'alimentation ayant des conséquences néfastes à un niveau global. On trouve toujours l'idée que cette alimentation est la cause directe d'une déconsidération de la vie sensible. Cela veut dire également que le végétarien reconnaît son inscription dans une communauté large, qui est celle de la vie sensible ;

Troisièmement, le végétarien est donc en désaccord avec la persistance des non-végétariens dans la consommation de viande, qui, la plupart du temps, n'est pas la conséquence d'un choix, mais plutôt la perpétuation de traditions et d'habitudes, sans nécessairement que quiconque ait pensé à un moment donné à remettre en cause ou à justifier ces traditions et ces habitudes sur la base de convictions éthiques et de réflexions rationnelles.

Il s'agit de trois données irréductibles. Le végétarien peut toujours choisir de s'isoler, et de vivre à l'écart, avec d'autres végétariens, mais il s'agit d'une attitude qui n'est ni réaliste, ni ouverte. Si le végétarien veut concilier son choix avec une attitude sociale réaliste et ouverte, alors il doit adopter une attitude prosélyte envers celles et ceux de ses semblables qui ont un régime alimentaire qu'il réproouve pour des raisons profondes. Cela veut dire que ce n'est pas le dégoût qui doit dicter son attitude (avec pour conséquence la fuite ou le repli sur soi), mais l'espoir que les choses changent et que les êtres humains adoptent enfin des manières de vivre plus respectueuses de leur environnement et de la vie sensible.

Amiens, jeudi cinq avril deux-mil douze.